

CONSEIL DE L'EUROPE COUNCIL OF EUROPE

Strasbourg, le 5 mai 1987

04⁷³

ICE (87) 5

CONSEIL DE LA COOPERATION CULTURELLE



COE195110

ITINERAIRES CULTURELS EUROPEENS

Le rôle de la soie dans l'économie, la culture
et le commerce européens, ainsi que dans les
rapports entre l'Europe et l'Orient

L'itinéraire de la soie entre histoire
et culture en Orient et en Europe

par
Fondazione Rui, Roma

12.807
04.3

CE DOCUMENT NE SERA PLUS
DISTRIBUÉ EN RÉUNION
PRIÈRE DE VOUS MUNIR
DE CET EXEMPLAIRE

Avant tout il s'agit de définir l'ensemble de trajets commerciaux qui reliaient la Chine et l'Asie Centrale à l'Occident, à travers lesquels s'est répandue la soie. Le point de départ de cet itinéraire dont les origines remontent à une époque très ancienne (il s'agirait du XIII^e-XII^e siècle avant J.-C., sous la dynastie Shang), est la Chine, dite alors la "Sérique", le pays de la soie. La "Route de la Soie", une des plus longues et célèbres de l'Antiquité, que Marco Polo suivra de la Méditerranée à la Chine, était continuellement parcourue dans les deux sens par de lentes caravanes: de l'Extrême-Orient vers l'Asie Centrale, où la province persane de Boukhara était un marché très ancien; vers le Golfe Persique d'où la navigation arabe faisait remonter la soie, ainsi que les épices, en direction de l'Egypte; vers l'Orient, où Smyrne servait de dépôt pour la Méditerranée; vers la mer Caspienne et la mer Noire où Astrakhan, en particulier, redistribuait ces précieuses marchandises en Europe du Nord et dans les pays hanséatiques.] La soie arriva à Rome au I^{er} siècle avant J.-C., par voie terrestre grâce aux Parthes de l'Oural qui commencent dans le monde romain le commerce de la soie, en filant et en tissant la soie grège chinoise, mais aussi par mer grâce aux bateaux indiens. Les caravanes échangeaient leurs marchandises, l'or et la soie, entre la Chine et Rome, dans le Gandhara, aux limites du Pamir, près d'un lieu nommé "La Tour de pierre". On racontait que la soie venait d'un pays mystérieux, celui des Sères, situé quelque part entre les Scythes et les Indiens, dont on savait seulement qu'il était habité par des peuples qui fabriquaient la soie produite par une sorte d'"arbre de laine". L'aristocratie romaine l'adopta très tôt à cause de sa douceur, de sa délicatesse et de son élégance. Ces raisons, ainsi que les risques du

transport, les impôts et les gains des différents intermédiaires, firent augmenter sensiblement son prix. Les chinois aussi, semblait-il, prisent beaucoup ce produit dont la culture se développa dans les propriétés impériales: d'abord ornement pour les vêtements utilisés lors des cérémonies officielles, il fut ensuite offert en cadeau aux nobles par le Roi ou la Reine en échange des services rendus. De marchandise d'échange la soie devient ainsi marchandise de paiement. Ce n'est que vers 150 avant J.-C. que les privés ont la permission de planter des mûriers et d'élever des vers à soie, même si, comme un rite, le soin du cocon reste un secret gardé par l'Etat.

Dès le début, donc, la soie fut considérée, non seulement dans la géographie des textiles mais dans toute la géographie économique, un produit ayant une consommation limitée.

C'est à Justinien que revient le mérite d'avoir veillé à la production de la soie en Occident: du VI^e au Xe siècle, Byzance reste le principal centre européen de la manufacture et du commerce de la soie, désormais connue d'un point de vue technique par les Arabes et les Grecs. Le commerce de la soie qui s'était développé depuis l'époque d'Alexandre entre l'Extrême-Orient et la vieille Europe fut interrompu par l'invasion turque qui partant de l'Asie Centrale occupa progressivement les pays du Proche-Orient. Cette circonstance historique entraîna deux conséquences importantes sur la diffusion de la soie: au début elle favorisa le contact direct des populations de l'Europe Occidentale avec l'Orient, et cela grâce aux Croisades (une plus grande consommation de soie importée par les rescapés de la Première Croisade fut une des conséquences moins importantes peut-être mais réelle); par la suite, elle poussa les consommateurs européens à produire

eux-mêmes la soie.

Au Moyen-Age, l'Italie devient le grand producteur et le grand marché de la soie pour l'Europe occidentale. D'après certains témoignages, en 1146, à l'époque des Croisades, Roger II roi de Sicile ramena de ses incursions à Thèbes, Athènes et Corinthe, des tisseurs et des brodeuses pour connaître les secrets de la soie; c'est ce que fit aussi Robert Guiscard en Calabre pour enseigner le métier aux artisans de Catanzaro. Il faudra attendre encore un siècle et même plus pour que la sériciculture passe de la Sicile sur la péninsule, à Lucques d'abord (à la fin du XVe siècle on compte déjà trois mille métiers à tisser), puis dans d'autres villes. Au XIIIe siècle, à Florence, il faut être "patenté" pour travailler la soie; les mûriers font désormais partie du paysage de la Lunigiana, de la Valdinievole et du Pistoiese. Au XVe siècle, la corporation de la soie a acquis une telle importance que Cosme de Médicis lui offre un palais; des familles entières travaillent la soie à For San Maria. C'est au XVIe siècle que la soie atteint son plus grand éclat: Catherine de Médicis devient son ambassadeur à la Cour de France; les grandes familles de Florence, les Strozzi, Pitti, Antinori, Capponi, commercent en soies luxueuses en deçà et au-delà des Alpes, jusqu'en Espagne et Hongrie. Les villes, les Seigneuries et les duchés se disputent les maîtres ouvriers qui vont de Lucques, de Siennese à Bologne, de Gênes à Reggio d'Emilie. Au XVIIe siècle Bologne, la première ville qui met en fonction un métier à filer hydraulique, est célèbre pour son organsin et pour ses voiles, crêpés broqués, grâce à l'adresse des ouvriers et à la qualité de l'eau. Au XVe siècle, ^{Venise,} par son trafic commercial intense, est à l'avant-garde en ce qui concerne l'importation et la transformation de la soie

(écheveaux ou tissu), qui vont caractériser l'industrie moderne de la soie italienne. Turin aussi -c'est une duchesse de Savoie qui introdui^{sit} la magnanerie dans cette ville- préfère importer le fil pour le transformer en tissus lisses ou dessinés: au XVIIIe siècle, les damas, les brocarts, les velours et même les rubans piémontais sont connus partout. Cela durera jusqu'au début du XIXe siècle, c'est-à-dire jusqu'au moment où Côme affirmera sa suprématie dans le secteur. A Milan (qui connut le même sort que Turin), l'élevage des vers à soie remonte au XVe siècle. Ludovic Sforza avait une telle passion pour la soie qu'il fut appelé le More, à cause justement des mûriers (en latin morus). Il fit planter ces arbres dans le parc de son palais de Vigevano et puis dans toute la Lombardie pour que la soie ne manquât jamais. Les tissus, les velours et les brocarts fabriqués dans cette région étaient si beaux qu'ils pouvaient rivaliser avec ceux de Gênes et de Florence. Ce furent les Gênois, navigateurs et marchands de soie dans le monde entier, qui implantèrent les premières fabriques en France, à Lyon et à Tours, sous la protection de Louis XI en 1466 et de François Ier en 1536. Du XVIe siècle jusqu'à la dernière décade du XIXe siècle, Lyon restera le principal marché de la soie en Europe pouvant rivaliser avec celui italien. Ses clients les plus importants étaient la Cour et l'Eglise catholique française, et c'est d'ailleurs sur cette production "pour le trône et pour l'autel" que la ville fonda pendant trois siècles sa célébrité et sa prospérité. Dans la seconde moitié du siècle, cette production connut un lent déclin, d'abord à cause de la pébrine, une maladie qui fut un véritable désastre pour les élevages des vers à soie, ensuite à cause des frais élevés de main-d'oeuvre. En Italie, la ville de la soie par excellence est Côme. A la fin du XVIIe siècle,

la domination espagnole, par le système des droits d'octroi, arrête la production de la soie à Milan et la déplace à Côme, alors capitale de la laine dans l'Etat lombard. Pour cela il fallut faire appel à des forces nouvelles provenant de la Suisse et de l'Europe du Nord. A l'époque où la Lombardie se trouve sous la domination autrichienne, les soies cômâsques l'emportent sur tous les marchés de l'Empire des Habsbourg, aux foires de Leipzig et de Francfort et même à Vienne. En 1733, un rapport du ministre Pecis au gouvernement milanais de Marie-Thérèse affirme que 2500 habitants sur 14.000 travaillent dans la manufacture de la soie. A l'exposition de Paris de 1878, la soie de Côme attire l'attention; au début du XXe siècle, la province de Côme possède la moitié de tous les métiers à tisser en fonction en Europe.

Dans l'Europe méditerranéenne, la production de la soie a rencontré des difficultés d'ordre différent mais qui ont beaucoup conditionné son essor en le limitant seulement à quelques zones.

La soie, pour être compétitive, doit provenir d'élevages sur une grande échelle (travail manuel réduit au maximum, mécanisation intense, culture du mûrier en souche ou en plein champ) comprenant tous les travaux nécessaires à dévider le cocon et à tisser le fil suivant le cycle complet. Pour cela, la magnanerie est considérée comme une activité des pays en voie de développement, de l'Est européen à l'Inde, de la Russie à l'Algérie, car la main-d'oeuvre est à meilleur marché.

Après la seconde guerre mondiale, la magnanerie italienne a presque disparu et avec elle les mûriers. Elle était, en effet, liée à de petites entreprises familiales qui, au prix de gros sacrifices et sujettes à trop de risques, ne pouvaient avec une seule récolte rivaliser avec des pays ayant deux ou trois récol-

tes de feuilles de mûriers. L'industrie de la soie italienne a dû, par conséquent, se tourner vers la transformation du fil en tissu prisé: la plupart des 460 entreprises textiles de Côme sont des tissages, des teintureries et des imprimeries. Sur 70.627 de produit grège importé en Europe, 54.498 ont été utilisées l'année dernière par les entreprises cômâsques, alors que sa concurrente directe, la France, n'en a utilisé que 9.950.

Si l'on veut donc tracer l'itinéraire suivi par la soie depuis ses origines jusqu'à nos jours, il faut partir de la Chine et de l'Inde. De là on suivra les deux grandes routes vers l'ouest: l'une, au nord de la chaîne de l'Himalaya, qui passe par le Pamir et le Tadjikistan, l'autre par la Perse et la Turquie ou la Syrie. Ces deux routes, après avoir rayonné dans le Moyen-Orient, débouchent ensuite sur la Méditerranée et, en passant par la Grèce ou l'Égypte, gagnent par mer les ports italiens et poursuivent ensuite jusqu'au cœur de l'Europe.

En Italie, la voie la plus ancienne part de la Sicile, remonte vers Rome, puis vers Florence et Lucques. Une autre voie part de Venise, passe par Bologne, Milan et Turin pour se fixer de façon plus définitive dans la zone de Côme. La troisième voie part de Gênes, arrive à Lyon puis en Espagne. Si les industries implantées successivement ne sont restées que des tentatives (au Mexique en partant de l'Espagne; en Angleterre et en Irlande en partant de l'Italie; au Connecticut et en Pennsylvanie en partant de l'Angleterre), celles de Côme et de Lyon sont restées pendant des siècles (et Côme l'est encore aujourd'hui) vivantes et prospères et peuvent donc représenter le terme d'un itinéraire de la soie.

En conclusion, nous tenons à souligner l'importance de ten-

tatives d'analyses analogues qui pourraient tracer et approfondir les itinéraires le long desquels s'est développée la civilisation européenne. Pour cela, il ne suffit pas de reconstruire les routes suivies par la production de la soie ou l'histoire d'autres industries manufacturières, il faut aussi reparcourir les étapes de toutes ces activités artisanales, propres à la civilisation paysanne et pré-industrielle, qui ont joué un rôle important pour la formation et la croissance de notre continent, depuis l'art de la céramique jusqu'à celui de la dentelle, jusqu'au travail des métaux précieux comme l'or et l'argent, pour ne citer que quelques exemples parmi tous ceux qu'on pourrait suggérer.